Class DK190

Book .6

.Z7M6

YUDIN COLLECTION

QUELQUES FLEURS

A L'HOMME REGRETTÉ.

POËME

BIOGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE,

SUR

SON EXCELLENCE

Mr. LE COMTE

VALERIEN ZOUBOFF,

membre du Conseil suprême de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, Général en chef, Directeur du second Corps de Cadets, Chevalier des Ordres Russes de St André, de St. Alexandre, de la seconde classe de celui de St. George etc. et des Ordres Prussiens de l'aigle noir et de l'aigle rouge. Né en 1771, décédé le 21 Juin 1804 (calendrier grec).

PAR

P. MOUSSARD.

ST. PETERSBOURG.

DE L'IMPRIMERIE DE FR. DRECHSLER.

1805.

DK190
.6
.Z7M6

Avec Permission du Comité de Censure.

104837
68

A

SON EXCELLENCE

MADAME LA COMTESSE

VALERIEN ZOUBOFF.

Madame La Comtesse!

Vous daignez accueillir ce tribut, offert aux mânes de votre époux; c'est donner un grand prix à l'oeuvre du sentiment, et m'assurer que votre patrie adoptive ne le recevra pas sans intérêt. Eh bien! présentez vous même à la Russie affligée cet opuscule que m'a inspiré la perte de l'un de ses enfans les plus chers: elle recevra sans doute cet hommage de vos mains avec plus de confiance et de bonté. Dites au jeune guerrier qui parcourt les camps, au magistrat blanchi dans l'administration, au souverain qu'on adore, comme au sujet obscur, qu'ils y trouveront des motifs de regrets et de consolations. Vous pardonnez donc à mon

faible pinceau, d'avoir osé traiter ce beau sujet. Ce témoignage de votre indulgence est un titre bien doux pour exciter mes veilles, et je l'envisage comme un encouragement.

J'espère que vous ne vous attristerez point au tableau que je retrace; les revers ont dû vous affermir dans la disgrace; vous avez l'expérience du malheur, osez fixer le terme de la vie et le sort commun à tous, avec le maintien du courage et de la résignation:

Contemplons d'un même oeil l'existence et la mort:
L'une est un flot pénible et l'autre un heureux port.
Mourir c'est échapper au songe de la vie,
C'est fuir un vain théatre et surmonter l'envie,
L'être à peine est formé qu'il chancelle, n'est plus.

Ainsi que les trésors les pleurs sont superflus.
C'est par les actions qu'un deuil se manifeste,
L'inévitable mort est un présent céleste.
Tous au même tribut nous sommes condamnés:
Nous devons rendre aux dieux les jours qu'ils ont donnés,
Laissons l'abattement aux ames ordinaires:
Fixons les sans pâlir, ces urnes funéraires,
Ces crêpes ténébreux étendus sous nos pas;
Nous portons dans nos seins, les horreurs du trépas.

S'il est douloureux d'avoir perdu l'époux qui faisait votre appui, et dont vous charmiez sans doute les momens, il est aussi beau que rare, il est consolant d'être la veuve d'un homme célébré. Elevez votre ame, si j'ose le dire, à l'aspect de la tombe, arrosez le cyprès avec orgueil, honorez vous dans l'ombre de votre époux, armez vous de sa

gloire contre les méchans, s'il en existe pour vous, si vous partagez en cela le destin des mortels.

Vous le savez, Madame La Comtesse, il m'appartient, au moins sous le rapport du coeur, d'entretenir le public de l'illustre citoyen qu'il regrette: j'ai vu de bien-près votre deuil et vos larmes. Vous avez recueilli les derniers soupirs de *Valérien*, et il me semble encore vous voir arracher de cet antre de la mort, laisser exposée aux regards de la vénération l'image éteinte et encore expressive de cet homme chéri. Je l'ai vu sous le dais funèbre; j'ai pénétré les coeurs qui environnaient cet appareil terrible,

auguste et touchant. J'ai lu dans les replis des ames ulcérées; autour du lit arrosé de pleurs, brillaient ces marques distinctives, ces décorations éclatantes, ces trophées glorieux, qu'ici le mérite avait obtenus; mais le morne silence, la froide consternation, les sanglots du pauvre, la tristesse du riche, les gémissemens de tous m'ont révélé la belle ame de *Zouboff*, et bien plus exprimé pour sa gloire que de vains monumens étalés. Là tout était frappé de néant! *Valérien* seul respirait par le souvenir: sa carrière seule resplendissait. Vous n'étiez plus, Madame, en prières aux pieds du héros; celle qui embellisait sa demeure, l'avait abandonnée;

Vous aviez fui le séjour du trépas et du désespoir; vous vous étiez réfugiée dans le sein de l'amitié, précipitée avec la douleur chez Mde. de Borosdin votre niéce; maison que j'habitai Reposant sou- le même toit consolateur, témoin continuel de votre accablement, qui n'en serait encore touché! Porté par l'étude à méditer sur le coeur humain, dans toutes les situations de la vie, j'observais, j'analisais pour ainsi dire, les attitudes de votre affliction; je suivais de l'oeil vos pas incertains et comme égarés; vous recherchiez le silence et le sombre d'un lieu solitaire; le riant feuillage ne vous présentait que des ténèbres; la lumière vous était im-

portune; vous vous arrêtiez dans l'isolement, au bord d'une eau limpide, dont le miroir vous reflèchissait la tristesse, dont le murmure flattait votre mélancolie. Les facultés de votre ame pour ainsi dire éteintes, invitaient le peintre à les saisir, à en perpétuer l'expression touchante, l'image douloureuse! Cet oeil étincelant, ce sourire de l'amour, cet esprit sémillant et cultivé, cet abandon de l'ame et du sentiment, ce sein d'albâtre, ces graces enchanteresses, le séduisant art de plaire qui n'est en vous que la naïve nature; enfin, ces charmes toujours nouveaux, ce corps accompli, tant adoré par tant d'adorateurs, étaient dans l'abattement, anéanti

dans l'affliction, il n'était plus rien en vous d'aimable à vos yeux; et les plus heureux dons, le plus parfait assemblage vous paraissait plutôt un fardeau qu'une faveur. Pour la première fois la douleur me parut belle; oui, la douleur est belle dans la beauté qui s'oublie en rêvant à ce qu'elle aime!

Nous allâmes un jour au couvent de St. Serge, pour y visiter le tombeau qu'on y révère; je m'applaudissais intérieurement de ce trajet solemnel et funèbre; non pour voir de nouveau le site qui environne ce monastère et les céremonies réligieuses du rite grec observé par les Russes; mais pour y surprendre les émotions, tous les mouve-

mens de votre coeur. Pardonnez, Madame, j'épie la belle nature dans les momens qu'elle se croit oubliée; qu'elle existe le moins pour elle même: m'abandonnant à ces distractions, à ces rêveries qui m'isolent souvent du monde entier, je laissai un libre cours à l'épanchement de la douleur. Vous me crûtes indifférent à votre agitation, et je vous vis comme je voulais vous voir. Votre ame errante dans l'abîme de l'éternité, semblait y chercher y retrouver l'affection de *Valérien*: je m'éloignai du sanctuaire de la tendresse, pour vous laisser jouir avec plus d'abandon de votre bonheur fugitif, de vos songes réligieux, de l'illusion la plus chère; et je mé-

ditais, bénissant ces lieux de paix et de consolations, ces aziles du recueillement, où le mortel en retour sur lui-même, s'excite à la vertu. Je reparus, et mes regards alors vagabonds se fixèrent avec respect: vos mains délicates suspendaient une lampe sépulchrale à la voute de ce temple, où ce trouve renfermée la cendre de votre époux: le soupir à peine pouvait s'échapper de votre ame déchirée; votre sein palpitant était suffoqué par une douleur muette; mais votre action éloquente sembla me répéter ces paroles sacramentelles: que cette clarté lugubre, image de mon existence, annonce la froide dépouille de celui qui me fut cher! que des

sons plaintifs accompagnent son nom à travers les siècles! que l'humanité se joigne à ma douleur! Je vous ai entendu, Madame, et vous ai compris d'autant mieux, que déjà cette esquisse était commencée. Oui, des accens plaintifs retentiront pour *Zouboff*, et le Sage vous accordera des soupirs; oui, votre auguste époux éclairait ses semblables par ses vertus, ses talens, son exemple; il doit éclairer par le souvenir; je lui ai consacré quelques pages, et je les lègue à la constante dignité de votre deuil, comme il a légué aux belles ames le respect de sa mémoire. Pourtant, Comtesse, je ne prétends qu'avoir rassemblé des couleurs, préparé le cadre et

la toile au talent: c'est au talent qu'il appartiendra un jour, de former des traits dignes de mon héros. Daignez cependant Madame, parcourir mon essai; vous y trouverez peut-être cette onction, cette empreinte du sentiment, cette élévation de pensée convenables au sujet; et le peu que vous serez dans le cas d'y applaudir, vous appartient. Je dus consulter la voix publique, je l'ai fait. Après elle vous avez été mon flambeau; ce n'est plus mon ouvrage, c'est celui de votre coeur. J'aimerai toujours à dire: la gloire de l'époux enflamma mon pinceau, la sensibilité de l'épouse en dirigea les traits. J'ai dû vouloir les identifier l'un à l'autre.

Attendez vous néanmoins, Madame, à voir désapprouver mes travaux, dénaturer mes expressions, blamer l'offrande du sentiment, déchirer mes pages. L'espèce humaine est peu généreuse; et ceux qui étaient hier à vos pieds, qui y sont aujourd'hui, qui demain y seront encore, diront qne j'ai parlé de vous avec trop de complaisance, et me feront un crime de vous avoir vue sensible. Mais moi, Madame, qui ne suis aux pieds de personne, qui me tiens debout devant la Divinité même, afin de lui rendre un plus digne hommage; moi, dont l'esprit indépendant et fier, repousse toute autre impulsion que la sienne propre; dont rien ne peut

aliéner la pensée, mouvoir l'intelligence, diriger les actions sans un but louable, un motif élevé, moi, le plus libre mortel par la nature, la méditation et l'amour de la gloire, je m'élance au sein d'un juste avenir, en ne daignant pas même porter un regard de mépris sur la perversité présente. Je m'enorgueillis beaucoup d'un caractère et d'une abnégation qui me rendent en quelque sorte étranger aux passions de mes contemporains, et absolument insensible aux croassemens des lâches zoïles, de ces méprisables et ignorantes cotteries pour lesquelles nuire est un doux besoin. Entre l'insecte immonde qui s'agite dans la poussière, dévore par inclina-

tion, et le tigre ensanglanté dont les rugissemens épouvantent les timides habitans d'une forêt, il est d'intrépides voyageurs qui sillonnent d'un pas ferme la route périlleuse, et atteignent glorieusement le but de leur carrière. Je poursuis ma course au mépris des serpens, et j'atteindrai la ligne que je me suis tracée.

Madame La Comtesse, en vous adressant ma pensée, en faisant paraître sous vos auspices particuliers, cet humble tribut de mes occupations littéraires; j'ai satisfait à mon coeur, à l'amertume de vos regrets, à la conscience publique, au noble voeu de vous voir dans le cercle du monde, l'épouse-ho-

norée de mon héros. Peut-être ai-je vengé le malheur, et le trop sensible sexe, encore plus souvent outragé que faible; émoussé les traits de la calomnie; consolé ceux qui vous aiment et ceux qui vous sont chers; embelli vos momens jusque dans la retraite, excité les égards et les sentimens que mérite votre coeur. Oui Madame, en vous rendant un hommage public, en élevant une voix qui saura se soutenir, j'ai eu l'intention, non de vous prodiguer un encens vulgaire, mais de vous associer à la gloire de votre époux, et d'intimer à l'histoire même l'obligation d'être juste.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Offrons un chant religieux à la cendre de l'homme. Tous les tems, tous les peuples, tous les gouvernemens civilisés, toutes les institutions religieuses, malgré la différence de leurs rites, ont honoré la cendre des morts. Des sauvages même ont encore des coûtumes touchantes et sublimes, que leur ont inspiré, non la politique, des conventions sociales, mais l'admirable instinct de la nature, les passions attachées à notre être, l'amour, l'attachement, la vénération et la reconnaîssance.

Je ne rappellerai point les pieux usages que le tems a plus ou moins sanctifiés dans tous les climats. Mon oeil, en se détournant du cruel bûcher Malabar, se repose avec respect sur l'inexorable et imposante coûtume des Egyptiens, qui, pour l'instruction des peuples, la consolation des justes, et l'épouvante des méchans, scrutaient toute la vie du

défunt, proclamaient sur la tombe de leurs rois décédés, leurs vertus et leurs crimes, leur gloire ou leur infamie.

Des nations modernes exercent encors cette censure redoutable, et dévancent ainsi les arrêts de la postérité. La nation anglaise place la cendre de ses grands hommes à côté de ses rois; et l'artisan, comme le Lord, et les grands comme le simple matelot, vont lui rendre des hommages; non comme nous, par un enthousiasme fougueux de tempérament et de légéreté, mais par un sentiment solide et continu d'affection et de respect.

Que les Russes adoptent nos modes et parlent notre langue; qu'ils soient plus guerriers que nos Turenne; qu'ils aient l'esprit, le goût, la grâce et l'urbanité des Français; mais qu'ils se défient de notre avilissante et coupable versatilité; qu'ils conservent la tenue, le caractère, oui, je le dirai l'opinâtreté pensante des Anglois; et ils seront un jour par les arts, les lumières et les découvertes, comme par les armes, la plus admirable nation qui ait existée.

Que doit faire la nation Russe au berceau de sa splendeur, pour se concilier l'estime des nations et des races futures? oser créer des objets d'émulation; prendre des habitudes dignes d'elle et de ses hautes destinées; imprimer à ses moeurs, le goût

de l'admiration pour le grand et le beau; attacher les regards de la multitude sur la vertu, sur le talent, sur les actions généreuses, sur tous les hommes supérieurs; s'emparer des dépouilles du sage, du lettré, du jurisconsulte, du héros qu'elle regrette, et les offrir à la vénération des mortels.

C'est-ici peut-être où l'excès des hommages n'entraine aucun danger. Le sentiment dût-il se tromper; nos larmes devraient-elles n'être pas meritées, cette erreur même est respectable; reposant toujours sur des motifs augustes et encourageans, il n'en peut résulter qu'un bien pour l'espèce humaine.

Les anciens avaient un grand respect pour la cendre des morts, et ils ont conservé long-tems l'usage religieux de déclamer des vers lugubres par un seul personnage. Cette action funèbre s'apellait *monodie.*

Le tombeau de l'homme supérieur est une leçon vivante, que doit sans cesse nous présenter la politique des gouvernemens, comme le respect des individus. C'est en fécondant par les pleurs de l'admiration, la cendre du grand-homme, que le grand-homme renaît et se multiplie. Que ne puis-je par cet ouvrage donner un mémorable exemple de mon devoûment à ce principe créateur, et prouver à la nation que j'admire, combien sa gloire et sa grandeur me sont chères.

Le cri public s'est fait entendre à la mort du Comte *Valérien Zouboff*; j'ai dû lui consacrer une larme; j'ai dû pour l'exemple du présent, lui ouvrir les annales de l'avenir: j'ai dû en montrant les hommages des contemporains, faire désirer à quelqu'observateur ému les hommages des siècles.

J'espère que le tems justifiera ce que l'opinion du jour m'a inspiré. C'est sur la tombe de *Zouboff*, aux yeux de ceux qui l'ont vu sur le grand théatre, accompagné dans les dangers, observé dans la retraite; c'est au sein de ses parens et des regrets de l'amitié que j'articule le cri de l'admiration, et aucune voix ne vient contredire la mienne; bien doux augure pour les âges qui vont s'écouler!

J'ai présenté aux reflexions, comme à l'ame du lecteur, les pensées utiles, que mon sujet m'a fait naître. Un ouvrage funèbre doit parler au coeur, à l'esprit, à tous les sentimens dignes de l'homme: c'est pour l'instruction des vivans qu'on célèbre les morts. Loin du vrai sentiment le pinceau timide et pusillanime. Ici j'offre un modèle à l'admiration; mais avec l'épanchement de la sensibilité et le courage du bien. A la honte encore de l'espèce humaine et des écrivains philosophes, ce genre des poëmes historiques et funèbres est pour ainsi dire inconnu; pourquoi donc ne pas agrandir le domaine de la pensée, et le champ des l'auriers du Pinde? Pour-

quoi se traîner servilement sur des points timides? Pourquoi ne pas défricher cette lande religieuse et sublime qui n'a produit encore que des ronces?

Je ne crois pas que l'immortelle littérature française possède un seul poëme funèbre, qui soit digne de fixer l'attention et le suffrage des lettres; bien moins encore celui de la morale et de la politique. Ces sortes d'ouvrages qui auraient tant d'influence sur l'esprit des nations, sur l'encouragement et l'émulation des hommes, sur la gloire des familles; cette branche littéraire qui me parait tant offrir à l'imagination, à l'enthousiasme, aux vertus des ames fortes, que la nature lègue surtout au sentiment; cette branche féconde et sensible n'a encore été qu'effleurée. En effet, qu'elle impression peut laisser dans les coeurs quelques élégies éphémères, quelques soupirs fugitifs vagues et superficiels, denués presque toujours de couleurs particulières à un sujet? que signifient quelques stances furibondes ou glacées; quelques couplets de guithare, à côté de tant de noms glorieux, de tant de héros arrachés par la mort à notre affection, et que les poëtes ont eu à célébrer? Hardi Corneille, ingénieux Voltaire, tendre Racine, sombre Crébillon! il vous appartenait d'ouvrir la carrière des ces poëmes religieux: vous avez ému les passions sur la scène, à l'aide de l'opposition des personnages et de tous les prestiges du spectacle; mais il semble que vous ayez méconnu,

ou dédaigné la tâche penible d'un poëme didactique funèbre, isolé de tout secours étranger, et qui ne se soutienne que par la force de l'âme et de la sensibilité. Bossuet, Massillon, Fléchier et quelques autres, vous avez rempli la tâche sublime d'orateurs sacrés; mais les enfans de la Lyre n'ont pas encore ce me semble rempli la leur.

Nous avons des éloges académiques; mais il faut le reconnaître et l'avouer aujourd'hui: l'imprudence philosophique et l'orgeuil des hommes s'y développent plutôt que leurs vertus; le mérite futile y tient souvent la place du mérite réel; Fontenelle, Dalembert, Thomas et tant d'autres, vous avez dans vos ouvrages fait preuve de connaîssance d'érudition, et de génie; mais trop souvent négligé la véritable source des beautés de l'éloquence et de la morale, les ressorts du sentiment; vous avez fait trop de sacrifices à la pente du siècle, à votre bannière glorieuse, à l'éclat scientifique; mais pas assez à la nature, toujours belle, toujours convaincante, immuable dans ces inspirations lumineuses, et supérieure aux fragiles systèmes de l'homme. L'empreinte d'une académie s'efface; des thèses encyclopédiques sont bientôt remplacés, par des thèses contraires; les nations vieillissent; les plus durables monumens s'écroulent; les sectes les plus puissantes disparaissent; les empires se renouvellent; des autels étrangers s'élèvent ur les ruines communes; mais la nature, qu'on l'épie!

elle est toujours la même; quoique éternelle dans ses modifications diverses, elle n'a qu'un sentiment, il est invariable: il est le vrai; la source des pensées utiles, des conceptions bienfaitrices, et des ouvrages immortels.

Mon coeur et la nature furent ici mes seuls maîtres; c'est l'oeuvre et l'explosions du sentiment que je présente à l'ombre de *Zouboff* et puissent néanmoins un jour la Russie, l'histoire, la véritable philosophie et les lettres, accueillir cet humble tribut d'un mortel sensible!

Non, je ne t'ai point consulté, dogmatique et paradoxal raisonneur, ignorant vulgaire, zoïle fangeux et coupable, cercle inutile et desoeuvré qui bourdonne autour d'un ouvrage littéraire, comme font les insectes autour de la fleur.

Je ne vous ai point consulté, prétendus méthodiste, froids narrateurs qui n'êtes dans la nature que comme le nécéssaire opposé du sentiment et de l'imagination; le marbre infécond à côté de la sensitive touchante; qui n'avez que l'éffroyable beauté du roc muet à côté d'une plaine fleurie, du bocage inspirateur, de l'aigle qui plâne, qui n'offrez aucune émotion à l'âme, aucun parfum à l'odorat; dont l'aridité regarde comme un écart le mouvement tumultueux de la sensibilité. Ah! sachez donc que le sen-

timent vivifie, anime et donne à tous les êtres les plus douces jouissances: c'est la rose de l'humanité qui embaume l'horison et raffraîchit les champs qui l'avoisinent. Sors un moment de cette frivole multitude qui danse sur les tombeaux, sage qui t'honores d'avoir un coeur. Descends avec moi dans l'abyme de l'homme; dans les profondeurs de l'éternité; médite! . . . reçois avec moi le dernier soupir de mon héros; élevons pour lui nos regards sur le séjour que la morale réserve au juste; ouvrons lui les bras d'un Dieu qui pardonne et récompense. Comme Young, éploré sur les ossemens, agitons nous sur cette terre orageuse; dans le désordre de l'âme, dans la grandeur et le néant de notre être; qu'il nous échappe sans suite de sombres pensées, le cri de la nature tremblante; offrons à la faiblesse humaine les consolations d'une philosophie sentimentale et religieuse. Cet abandon où je me suis laissé aller comme philosophe, cette expréssion impolitique m'échappe, qu'elle imprudence! Cet abandon du coeur je l'ai écouté comme poëte, sans égard pour le chemin battu, pour cette observance timide et souvent monotone de nos rimes régulières et tombantes deux à deux: j'ai laissé courir mes idées, et n'ai point été vil esclave de l'usage reçu: mes vers sont croisés souvent et libres quant à la rime. Voltaire à pris cette licence dans son Tancrède, et Tancrède ne s'est pas avisé d'être une mauvaise pièce; après tout, Voltaire sentoit sa force; il agita le pinceau

avec la hardiesse d'un maître, et il méprisa les frélons du tems. Ecrivains qui méritez ce titre, brisez donc vos chaînes! quittez donc la lisière! Au langage que je viens de tenir, on croiroit que j'ai voulu m'affranchir de règles gênantes. On seroit trompé; j'ai prouvé ailleurs que les plus étrangement circonscrites ne m'effraient point. En étendant ici mon cercle, j'ai observé une logique sévère; et quoique un sentiment épanché ne soit pas susceptible d'un ordre rigoureux, j'ai néanmoins suivi dans la contexture de mon opuscule, l'ordre chronologique de la vie de mon héros, et des situations les plus dignes d'être retracées. J'ai pour ainsi dire pris *Zouboff* au berceau; je l'ai suivi dans sa carrière; j'ai assisté à sa dernière heure; j'ai enfin déposé sa cendre au sein du monument religieux et bienfaiteur que sa famille élève à sa mémoire; j'ai dû embrasser des circonstances particulières à mon sujet, et les présenter aux méditations comme à l'attendrissement. Glorieuse Russie! énorgueillis toi d'avoir vu naître *Zouboff*; et considère le cyprès touchant qui ombrage sa tombe, comme l'éloquent interprête de tes larmes.

Quel sentiment pénible une nation éclairée et généreuse doit éprouver à la perte d'un sage à son printemps; dont le mérite, les vertus et l'exemple, sembloient être un guide offert à nos pas incertains! semblable à ces astres bienfaiteurs, qui nous conso-

lent des frimats, percent les tenèbres et brillent au sein des nuits, le guerrier, l'administrateur, l'homme d'Etat sur la tombe duquel je répands quelques fleurs, était un de ces flambeaux, trop rares pour ne point occuper une place dans les glorieuses annales de l'histoire. Il fut pleuré par le pauvre et le riche, par le Monarque comme par le sujet; son nom doit briller aux regards, dans le livre du souvenir et du respect; sur le frontispice du temple de la renommée.

Je n'ai point connu *Zouboff*; l'esquisse que je publie n'est que le résultat de la voix publique. Il semble que je ne sois arrivé en Russie que pour être témoin des regrets qu'il arrache. Dans les premiers jours de mai, le hasard l'offrit à mes yeux comme il traversait, ainsi que moi, le jardin d'été. On me le nomma; on me le peignit comme un homme supérieur et considéré. Je reposai sur lui mes regards aussi longtemps que je le pus; et avec une attention mêlée d'intérêt. Il faut convenir qu'il est des momens singuliers, d'étranges rapprochemens à faire dans le cours de la vie, et qui portent souvent à croire aux pressentimens. *Zouboff* me parût bienfait; avoir une figure infiniment agréable, et un mélange de douceur et de dignité dans les traits qui nous concilient l'amour, la confiance et le respect. Il étoit revêtu du cordon de St. André et de plusieurs autres distinctions; mais sa jambe de

bois, signe probable de ses services, monument certain du malheur éprouvé, fut le glorieux trophée qui fixa mon attendrissement, et qui me causa cette sorte d'émotion d'idolâtrie et de curiosité, que j'ai toujours éprouvé et que j'éprouverai toujours à l'aspect d'un homme, qu'on me dira supérieur, en quelque genre que se soit. Il disparut; et longtemps après je cherchais encore à le contempler à travers le naissant feuillage qui me séparait de lui. Helas! il semble que je prévoyais sa fin prochaine; que je pressentais que j'avais besoin de le connaître d'avantage; et que j'allais bientôt lui décerner des couronnes funéraires. Il s'éclipsa; et se fut pour toujours. Il ne parût un instant à mes regards que comme pour me dire lui-même: j'ai vécu. Semblables à ces météores dont l'éclat nous enchante au sein des ténèbres, et qui s'évanouissent tout-à-coup, comme pour nous faire sentir d'avantage toute l'horreur de l'obscurité.

Tout ce que j'ai entendu dire de cet homme, m'a pénétré de douleur, et doublement: ma position particulière; comme je le dis ailleurs, dût me faire prendre une grande part au deuil de sa famille; et mon caractère personnel me porter à transmettre à mes semblables, les larmes d'un public affligé. Je ne me suis point hâté de publier cette effusion du sentiment; le temps ne vieillit point pour *Zouboff*, j'ai voulu mûrir et asseoir mon jugement; j'ai voulu

m'accorder avec l'avenir; j'ai dû méditer, analyser pour ainsi dire l'affliction de l'homme de bien, et le silence du méchant. Et moi aussi j'ai peut-être un nom à honorer; je ne dois rien offrir aux lettres, à mes contemporains, comme à la postérité, qui ne soit en quelque sorte avoué d'avance par l'examen des siècles.

Pardonne ô *Zouboff* mon accent trop faible, trop peu digne de célèbrer tes mânes; je ne dus que vouloir partager la douleur publique, exprimer mon deuil particulier. Le seul mérite de cet ouvrage est d'indiquer ta gloire au talent; d'ouvrir à ta louange une route au génie.

Sommaire

des matières contenues dans le Poëme.

Exorde ou expositions du sujet et des principes de l'auteur. Idée de la Russie. Zouboff entre dans le monde sous les auspices de L'IMPERATRICE CATHERINE II. Portrait de CATHERINE. Zouboff sent le prix d'être lui-même, par l'étude et la reflexion. Guerrier, il est en présence de l'ennemi. Il a le pied emporté d'un boulet en combattant les Polonois. Général en Chef de l'armée Russe en Perse, il soumet Derbent place forte principale de ce Royaume. Le même Persan qui autrefois en pareille circonstance remit les clefs de cette ville a Pierre Premier, les remets au Comte Valerien Zouboff. Attitude de ce vieillard. La ville de Bacon, autre ville Persanne, fait hommage à Zouboff d'une coupe sur laquelle est représenté le vieillard présentant les clefs de Derbent. Episode sur les devoirs du guerrier. Zouboff est sans commandement, de retour en Russie, éloigné dans ses terres. Reflexions. Il possede un fils qu'il chérit et qui meurt. Zouboff est rappellé de sa retraite pour diriger en chef le second corps de cadets. Idée de ce corps. ALEXANDRE PREMIER monte au trône; Zouboff est membre du du Conseil suprême. Le caractère qu'il y porte. Les souverains doivent règner par la justice. Mort de Zouboff. Calme, résignation, sagesse et présence d'esprit de ses derniers momens. Invocation reli-

gieuse à son Dieu. Zouboff est supposé jouir de la félicité reservée au juste. Deuil public. Image sombre des maux de la vie. Zouboff eut les faiblesses attachées à l'humanité. Influence de la passion de l'amour sur les hommes supérieurs. Principes d'une morale éternelle et consolante pour l'homme de bien; tout disparait devant la mort; tout est néant devant la gloire de nos qualités personnelles; nous ne sommes regrettés qu'en raison de nos vertus. Dernières paroles de Zouboff rappellées à Alexandre Premier. S. M. Imperiale honore le convoi de sa présence et suit le corps à pied. Sanglots remarquables des élèves du corps des Cadets. Reflexions à ce sujet. Tableau du Cortège. La cendre de Zouboff n'est point confondue parmi celles des hommes ordinaires. Sa famille obtient qu'il sera déposé en un champ-clos attenant au Monastère de St. Serge. Un temple de prières est élevé par la famille au lieu de la sépulture. Trente guerriers blessés en combattant, dont dix officiers et vingt soldats, seront logés, nourris et entretenus à perpetuité, sur le tombeau de Zouboff, et dans un monument élevé également par la munificence et le bienfait de la fam[illegible] Apostrophes aux mânes de Zouboff. Pensées lugubres et agitées par la douleur.. Apostrophes aux grands. Ce qu'ils doivent supposer être écrit sur le tombeau. Sentiments applicables au monument.

POËME.

.....
Sa perte le révèle à la célébrité.
.....

Russes! ma faible voix partage vos douleurs;
Se mêle au sentiment, et consacre vos pleurs.
Etranger sur ces bords à l'amour, à la haine,
Aux préjugés du sol, à la louange vaine,
Des coeurs nobles épars les vertus font ma loi;
Et l'homme bienfaiteur est un héros pour moi.

A l'aspect du tombeau l'humanité s'alarme;
J'y trouve mon semblable et lui donne une larme;
Mais quand j'y vois un sage honoré des mortels,
J'appelle l'univers aux pieds de ses autels.
Qu'il soit inanimé dans le froid sarcophage;
Je n'en brûle pas moins les parfums de l'hommage:
On flatte les vivans, je célèbre les morts.
Je n'exhalerai point de serviles transports;
Du lâche adulateur l'abondance insensible:
A la postérité j'offre un vers impassible:

Ici le Brame adore une auguste clarté;
Le Burin de l'histoire offre la vérité.

La limpide Néva déploie au loin ses ondes;
Et je bénis l'aspect de ses rives fécondes;
Où des beaux jours Français survit l'urbanité;
Où brillent les vertus de l'hospitalité;
Où règnent le talent, les plaisirs, l'harmonie;
Où le génie enfin honore le génie.
J'aime à le contempler ce paisible univers,
Où sous un sceptre illustre, et des lois équitables,
Trouvent un même appui, sous des climats divers,
Les autels différens de peuples innombrables.
Emu, j'y célébrais d'immortels étendarts;
Le charme de l'étude et la gloire des arts;
Russe je t'admirais. Soudain la renommée
A l'aîle rayonnante, au vol impétueux,
Au front resplendissant, à la voix animée,
M'a redit tes héros, tes appuis glorieux:
Semblable au chêne altier qui brave les orages,
Couronne les forêts, et perce les nuages,
Il en est un qui plâne aux regards étonnés;
Je le cherche, il n'est plus: les coeurs sont consternés;
Tout souffre autour de moi; l'amitié s'y déplore;
J'y vois dans la douleur le couchant et l'aurore.

J'écoute; on pleure au loin comme autour du cercueil:
Ainsi que les parens la patrie est en deuil!
Oui, la vaste Russie a montré ses alarmes:
A ses colons divers j'ai vu verser des larmes:
Et les fils d'Albyon et les fils des Gaulois,
Par un même soupir sont unis cette fois.

Du Slave généreux honorons la mémoire;
Transmettons sa valeur, son éloge à l'histoire.
Modèle, à tous les tems faisons le parvenir.
Le Flambeau du présent doit guider l'avenir.

L'éclat a dans *Zouboff* une heureuse origine:
Il parait aux regards, montré par CATHERINE.
Dont l'epée et la plume ont brillé quarante ans;
La gloire de son sexe et l'appui des talens.
La merveille d'un trône environné de charmes:
Qui fit aimer les arts, s'illustra par ses lois;
Qui fut, par le génie, autant que par les armes,
L'arbitre de l'Europe et l'exemple des rois.

En vain il voit l'erreur, les travers du jeune âge,
Effacer la nature et son plus bel ouvrage.
Il voit des courtisans le funeste horison
Devenir le tombeau, l'écueil de la raison:
Il n'est point subjugué, la pensée est son maître;

Au sein des corrupteurs il embellit son être.
Il se montre indulgent, modeste, généreux,
Rassemble des vertus dans un coeur valeureux;
Chérit le premier bien; celui de se connaître.
Il observe des grands le tourbillon jaloux
Haïr l'éclat d'autrui qu'envain il sollicite;
Condamner la faveur qu'il recherche à genoux!
Zouboff sourit, nous plaint, n'applaudit qu'au mérite.
En fixant sa faiblesse, il sut le révérer,
L'homme, jouet des maux, du sort qui l'environne;
Atôme malheureux dans l'ombre ou sur le trône;
Qu'on ne doit jamais fuir, ni jamais égarer;
Qu'on doit toujours défendre et toujours éclairer.

Bellone étale en vain ses funestes présages,
Et des lauriers souillés, et du sang et des pleurs;
Il est sous les drapeaux excitant les courages.
Vous l'avez vu soldats affronter les orages;
Et toujours son sourire animer les vainqueurs!
Il portait dans vos seins l'amour qui sait convaincre;
Le calme qui raisonne et l'ardeur qui sait vaincre.
Comme animant vos bras il captivoit vos coeurs!
Mais souvent l'ardeur porte à la chute fatale:
Le malheur embellit la palme triomphale:
Le bronze meurtrier vient frapper mon héros!

Compagnons de ses pas répandez vos sanglots.
Terrassé, de sa voix il combat, il anime!
Ensanglanté le brave oubliant sa douleur,
Imprimait à vos rangs, l'audace et la valeur,
Cette flamme qui transporte et méconnait l'abyme.

Des sites Polonais, des ramparts Ottomans,
Accompagnons sa foudre aux rivages Persans.
Je crois voir de Derbent le vieillard vénérable,
Contempler de l'état le donjon formidable,
D'intrépides guerriers les efforts assidus,
Et de sa voix plaintive entendre ce langage:
„Sont armés contre nous, les talens, le courage,
„*Zouboff* et sa valeur; nos remparts sont vaincus:
„L'obstacle est éffacé devant l'ceil du génie.
„*Zouboff* parait pour vaincre et non pour des revers.
„Pour conserver nos dieux, nos foyers nos déserts,
„Désarmons la vengeance et scellons l'harmonie.
„Salut, jeune héros! les Persans sont rendus.
„Voilà le fer, les clefs, et les humbles tributs,
„Qu'au Tzar le créateur, en pareille occurrence,
„Ces mêmes mains ont remis. Vous avez sa vaillance;
„Et votre Souveraine en a la fermeté,
„Les desseins, la splendeur, toute la majesté.
„O prodige éclatant d'une vaste carrière!

„Mon front s'est incliné sous Catherine et Pierre
„Comme pour attester aux siècles avenirs
„Leur commune grandeur, leurs communs souvenirs!
„Dites que du vieillard, la débile existence,
„Les ans miraculeux implorent la clémence;
„Que la sagesse est d'être, au souverain pouvoir,
„Magnanime par zèle autant que par devoir."

Du sort inattendu j'entends la voix suprême:
Zouboff est hors des rangs: Catherine n'est plus!
Zouboff est sans murmure; il est grand par lui-même:
Il lui reste sa gloire et l'amour des vaincus.
Ah! l'amour des vaincus! bravoure généreuse!
Mon oeil l'admire encore la coupe glorieuse,
Cet immortel tribut des Persans attendris;
Des vertus du vainqueur inestimable prix!
Farouches conquérans! destructeurs mercenaires!
Fléaux! qui ne comptez que des pas sanguinaires;
Venez apprendre ici comme on donne la loi;
Comme on sert son pays, ses ayeux et son roi.
Mars est jaloux de gloire, et non de brigandages.
Il combat pour soumettre, et non pour des ravages.
Il dompte, le héros, mais pour se faire aimer;
Pour honorer le faible et non pour l'opprimer.

Au midi radieux succède le nuage;
Après le jour de paix vient le jour traversé;
Mais le héros présente un front calme à l'orage;
Plus grand que le malheur dont il est menacé.
Hélas! tu le savois par l'histoire et l'étude,
La palme du héros touche à l'ingratitude.
Le souffle des jaloux persécute un grand nom.
Qui s'élève ici-bas vole au sein des orages.
Les serpens irrités environnent les sages.
L'impassible *Zouboff* présente à sa raison,
Le fer désespéré du vertueux Caton. . . .
Miltiade expirant sous les coups du perfide;
Tout couvert de lauriers cueillis à Marathon.
Persécutés, errans, Thémistocle, Aristide,
Victimes des partis, de la foule homicide;
Et la coupe à la main, fidèle à ses vertus,
Le plus grand des mortels tomber sous Anitus.

Obéis. Nos ayeux étaient ce que nous sommes.
Les maux persécuteurs poursuivent les grands-hommes.
Loin du poison des cours porte un fils admiré.
Aux coups inattendus prépare son jeune âge;
Affermis sa raison à maitriser l'orage.
Enfant! être angélique, et déjà célébré,
Fuis des vaines cités le crime et l'imposture;

Va cultiver en paix ton coeur et la nature!
Père! inspire à ton fils le vrai, la dignité;
Mère! orne son esprit, sa sensibilité;
Disposez pour les tems ses qualités touchantes.
Mais quoi! vous gémissez trop sensibles époux.
Epanchez la douleur, vos larmes déchirantes.
La parque vous ravit le trésor le plus doux:
Coeurs frappés! je suis père et je pleure avec vous.

Zouboff! connais du sort les scènes différentes;
La disgrace a son terme ainsi que la faveur;
Quitte la solitude où s'éleva ton coeur:
Reviens sur le théatre ajouter à ta gloire;
Viens encore attendrir les fastes de l'histoire.
Un enfant t'est ravi, d'autres flattent tes voeux;
Elève, instruis les coeurs, brille à nos yeux avides;
Aux enfans de l'état il faut de nobles guides;
L'état commet ses fils à tes soins généreux.
Viens former aux vertus cette enfance chérie;
Cet institut célèbre, espoir de la patrie;
Où l'enfant cultivé joue avec le laurier.
Où la plante ennoblit la main du jardinier;
Où l'homme se prépare au succès de la vie.
Berceau du citoyen, école du guerrier,
De l'émule des arts, du talent, du génie;

Où Mars en folâtrant inspire à ses soldats,
Le respect des grands noms, des héros, des combats;
Enseigne la valeur, la bravoure docile;
A fixer le trépas d'un régard immobile.

Alexandre a le Sceptre; et voulant des heureux,
Il cherche des flambeaux pour éclairer ses voeux:
Zouboff est au conseil et délibère en sage.
Tolérant, magnanime, ami du genre humain,
De l'odieux flatteur il brave le langage;
Défend l'infortuné la balance à la main.
Il savait que cet art qu'on nomme politique,
N'est point l'art de tromper les peuples ni les rois;
Mais de les rendre heureux par la vertu publique;
Mais d'enchainer les coeurs au juste frein des lois.
Pour détourner l'orage et des flots condamnables,
Des peuples mutinés les excès déplorables,
Rois! servez la clémence et jamais la fureur;
Règnez par la justice et non par la terreur.

En vain l'atlète brille au sein de la carrière;
La mort vient élever sa fatale barrière;
Il chancèle.... l'alarme a frappé les esprits:
Il tombe; le ciel s'ouvre, insensible à nos cris!
Du juste, du vrai sage, il conserva l'empreinte;

Il vécut bienfaisant, il expira sans crainte;
Et son dernier soupir est un souffle divin.
Cette ame résignée et jamais asservie,
S'exhala sans effroi, sans regrets pour la vie,
En avouant son Dieu, nommant son Souverain;
En bénissant les voeux d'une épouse chérie;
La sublime amitié, l'éclat de sa patrie.

Eternel créateur! qui tonnes qui bénis;
Qui répands sur les bons des regards infinis;
Au fils que tu rappelles ouvre le sein d'un père;
Ouvre au prédestiné l'auguste sanctuaire;
Des vertus des humains il orna les autels;
Qu'il partage à tes pieds l'éclat des immortels!
Elle est près de son Dieu, la belle ame exaltée,
D'harmonieux accords chantent l'heureux élu.
Du sombre Phlégéton mugit l'onde irritée;
La terre fait des voeux au fils qu'elle a perdu.
Retentit du trépas le concert lamentable.
Au sein des cris publics, l'épouse inconsolable,
Porte un front abattu, la livide pâleur,
Tous les charmes du sexe en proie à la douleur.

Qu'est-ce donc que la vie? une arène effrayante;
Où l'être gémissant blasphème l'univers.
Où du crime adoré la palme rayonnante,

Etouffe la vertu qui cherche les déserts.
Le théâtre du monde est celui des pervers.
Vivre; c'est habiter le séjour des orages.
Le sommeil de la tombe est le vengeur des sages.
La vie est un abyme; heureux qui le franchit.
Des crêpes de la mort la vertu s'embellit.
Mourir! c'est détourner la coupe des souffrances;
Le songe éblouissant des vaines espérances:
Dédaigner ces succès, l'un à l'autre usurpés,
Maitriser des soucis, des voeux toujours trompés.
Pour le bien des mortels, tout change tout s'efface.
Et l'orbe étincelant qui plane sur l'espace,
A l'oeil contemplateur s'éteint et disparait.
Il n'est rien d'éternel que l'éternel lui-même.
Et dans l'horrible nuit de trouble, d'anathême,
L'abri consolateur est le bien qu'on a fait.

Oui, *Zouboff* était homme, il en eut les faiblesses;
Il aima le plaisir, il y porta son coeur;
Mais ce coeur élevé méconnut les bassesses
Du prothée envieux, du lâche adulateur.
Il encensa la gloire et jamais les richesses.
Cet or qu'on idolâtre, il en bravait l'éclat:
Dans le réduit obscur, au rang du potentat,
Le vrai grand sait fixer tout le respect des âges.

Du tumulte des sens l'éclair brillait en lui;
Mais pour forcer l'estime, enchainer les hommages;
Un grand coeur est lui-même, il n'est rien par autrui.
Par les charmes du corps, et la grandeur de l'âme,
Nouvel Alcibiade; on vit son oriflâmme,
Respirer la molesse après l'austérité;
Et savourer la gloire avant la volupté.
Il s'arrachait au calme, aux transports d'une amante,
Pour agiter de mars la bannière flottante;
Comme on a vu Condé, comme volait Henri,
Du sein de Gabrielle aux campagnes d'Ivri.
L'amour est créateur; l'ivresse est inspirante;
Souvent l'amour nous porte à la palme éclatante.
De plus d'un nom fameux l'amour fut le berceau.
Hercule aux pieds d'Omphale a tourné le fuseau.
Sexe! j'ai peint l'amour, je dirai ta puissance;
Oui, tu soumets le monde à ton obéissance.
Ton oeil fait des héros aimés de l'univers.
Elève les mortels pour ennoblir tes fers.

Du Flambeau qu'on aimoit l'image est éffacée!
Il n'est plus! son nom seul commande à la pensée.
Mondes! pourquoi mon oeil seroit-il ébloui?
Un souffle s'est éteint, l'homme est évanoui!
Baisse ton front superbe orgueilleuse opulence;

Rougis de ton néant fastueuse arrogance;
L'homme ici n'a plus rien qui captive les yeux:
S'il resplendit en nous, c'est qu'il fut vertueux.

Je vous entends accords de la publique estime;
L'état perd un flambeau, le faible un bienfaiteur:
Il fut citoyen probe, et guerrier magnanime;
Soldat impétueux, magistrat protecteur.
De la palme du sage il orna sa victoire;
Et quoique rayonnant des signes de sa gloire,
Il crut que la grandeur était dans le bienfait.
Il essuya les pleurs dans l'ombre du silence;
Et dérobant ses pas à la reconniassance,
Toujours on l'a vu fuir l'heureux qu'il avait fait.
Que dis-je? il fut modeste, il est obscur encore.
Sa perte le révèle à la célébrité.
C'est l'astre qui s'éteint à sa brillante aurore;
Mais dont l'éclipse même annonce la clarté.
Emule glorieux des héros qu'on admire;
Il voulait les atteindre, un jour allait suffire;
Il brulait d'imiter l'immortel Romanzoff.
L'héroïsme bouillant du vainqueur Souvaroff.

Je n'entends ni ne vois regretter la naissance,
La faveur et les rangs, l'éclat, les dignités;
Je vois déplorer l'homme et sa fragile essence;

Célébrer la raison, et non les vanités.
A vaincre ici l'orgueil la douleur nous excite:
Qu'êtes-vous potentats dans la tombe, abattus?
L'encens qu'on vous prodigue appartient au mérite.
Hommes! tout est néant, excepté les vertus.
Les vertus font le charme et l'éclat de la vie.
Là règnent les grandeurs où brille le génie.
Le talent voit les rois à ses pieds confondus.
Non, je n'admire point la molesse importune;
Ni l'oeuvre du hasard, ni l'aveugle fortune;
Mais le maintien du sage et l'effort d'un grand coeur;
Le bien, toujours illustre, et qui seul fait l'honneur.
Qu'au préjugé servile un sot courbe la tête.
La raison vient des dieux, et j'en suis l'interprète.
Flatter vos passions, mortels, c'est vous haïr;
Je sais honorer l'homme et jamais le trahir.
L'homme, il est glorieux, honoré s'il veut l'être:
L'oubli seul de ses droits peut avilir un être.
Aimons qui sait unir l'étude à l'équité;
La prudence à l'esprit, la grace à la bonté;
Dans le bien tout élève; et le coeur magnanime,
Plus fort que les méchans les contraint à l'estime.
L'homme intègre est un astre au dessus des jaloux:
Qu'il n'échappe à nos yeux que pour briller en nous.

Espoir du continent! . . . . vertueux Alexandre!
Amour du citoyen! flambeau des potentats!
De *Zouboff* expirant la voix s'est fait entendre;
S'est jointe à tous les coeurs de Tes vastes Etats,
„Coule Tes ans, dit-il, dans un calme prospère;
„Règne sur les mortels, moins en maître qu'en père.
„Où l'humanité souffre, ose en être l'appui:
„Quand l'univers s'abaisse, élève-Toi pour lui. . . . . .
„Pour l'exemple du monde agrandis Ta carrière:
„Fais vivre en Alexandre et Catherine et Pierre.
„Fais redire aux humains en admirant Tes lois:
„Juste, il ne connait point les caprices des rois.
„Il fait par ses vertus l'éclat du premier trône;
„Maintient par l'équité, l'amour qui l'environne".

J'ai vu Ton front lugubre, et Tes yeux humectés,
Suivre languissamment ces mânes respectés.
J'ai vu le Souverain qu'on aime et qu'on admire,
Mêler ses justes pleurs aux pleurs de son Empire.
Ton aspect généreux, Monarque révéré,
Adoucît la douleur du cortège éploré!
Non, jai vu ces enfans oublier ta présence;
Et tout-entiers aux pleurs de la reconnaissance,
Ne voir que la dépouille et le front altéré,
De leur flambeau commun, de leur chef adoré.

L'enfance! ô sentiment! source de l'éloquence!
Quel hommage *Zouboff* il rend à tes exploits!
La nature s'empreint dans les cris de l'enfance;
Et c'est l'écho des Dieux, si ce n'en est la voix.
Pleurez, tendres enfans, il étoit tendre père.
Pleurez; de vous chérir ce fut son ministère.
Epanche, noble essaim, le plus doux sentiment!
Qu'il trouve dans tes pleurs son plus beau monument.
Corps illustre! tu perds un bienfaiteur illustre.
Encore à son jeune âge il aidait à ton lustre:
Que n'eut-il pas un jour osé pour ton destin?
Qu'un tendre souvenir l'honore dans ton sein.
Il préparoit ta gloire; il cherchoit le génie;
Te fondoit un éclat digne de la Russie;
Il alloit former l'homme, illustrer son emploi;
Te montrer à l'Europe, et s'honorer en toi.

Saint effroi du silence, appareil magnifique,
Majesté du trépas, bataillons alarmés,
Pompe de la douleur, affliction publique,
Sanglots! où portez-vous ces ossemens aimés?
Ces restes glorieux, muets, inanimés!
Allez-vous les offrir à la tombe vulgaire;
Où rampe, confondu, tout-l'être enseveli,
Dans la nuit des tombeaux condamnés à l'oubli?

Ne peut-on s'élever un temple funéraire?
Et même chez les morts n'être pas solitaire?
Zouboff, entends la voix de tes nobles parens:
Leur magnanime deuil va fixer tous les tems,
Sous un ciel radieux, sous le cyprès sensible,
Sous le tertre de Flore, au doux calme des champs;
Au regard de Neptune, à l'abri des Autans,
Leurs mains vont confier ta dépouille paisible.
Là, glorieux *Zouboff*, où tu seras pleuré,
Déjà s'élève un temple au vrai Dieu consacré:
Temple toujours sublime, édifice adorable,
Qui montrant du trépas la faulx inexorable,
Fais pâlir le méchant, soutient la piété,
Rappèle dans les coeurs la sensibilité.
Là, chaque jour un Dieu, par un disciple auguste,
Bénira le bienfait et les larmes du juste.
Mais silence, mortels le disque est éclipsé:
Par un bienfait plus grand, le bien est effacé.
Il éclate aux regards un fait plus mémorable;
Aux yeux de l'éternel plus saint, plus vénérable:
Au pied du sanctuaire où s'élancent nos voeux,
Vont reposer en paix des guerriers généreux.
Oui, pour mieux célébrer *Zouboff* et sa mémoire,
Des guerriers mutilés au champ de la victoire
Vont être recueillis, heureux, alimentés,

A jamais l'ornement de ces lieux respectés.
Je vous vois chaque jour, vertueux militaires,
Décerner à *Zouboff* des lauriers tributaires,
Chaque jour je vous vois orner son monument
D'une nouvelle offrande, à l'âme, au sentiment.
Après le doux sommeil vous bénirez l'aurore!
Après le jour de paix vous bénirez la nuit!
Dites au voyageur: „ici contemple, adore;
Ose fixer l'aspect du tombeau qui t'instruit.
Dites aux grands: „ sa voix défendait l'innocence;
Aux riches: „ses bienfaits consolaient l'indigence;
Aux guerriers: „il enseigne au généreux soldat,
D'honorer les vaincus en illustrant l'état.

Zouboff! le tems sourit à ma muse échauffée;
Et ta famille en pleurs qui t'élève un trophée,
Imprimant à son deuil, l'éclat et la splendeur,
Fais rayonner ta cendre, ajoute à sa grandeur;
Dit comme on éternise une douleur amère;
Comme on répand des fleurs sur la tombe d'un frère;
Comme on appèle enfin sur de funèbres lieux;
Le respect des mortels, et le regard des Dieux.

Du trône des élus, reçois, ombre chérie,
Avec l'encens des tiens, l'encens de ta patrie.

Plains d'un monde agité les voeux toujours nouveaux;
Il cherche le bonheur et sacrifie aux maux!
D'un Dieu toujours clément fais répandre les graces,
Sur celui qui t'admire, et révère tes traces.
Qu'il est consolateur d'avoir aimé le bien!
Du faible et du puissant ta mort est l'entretien.
Si des coeurs déchirés de tristesse et d'alarmes,
S'interrompt le soupir, c'est pour verser des larmes;
Méditer sur ta cendre; accuser le destin;
Sacrifier au Dieu qui parle au genre humain.
Souvent l'oeil égaré cherche encore ton image;
Et le coeur veut t'offrir la tendresse et l'hommage.
Vain songe! vain transport! le regard attristé,
N'embrasse qu'un tombeau, l'affreuse éternité!
Non, pour le sentiment il n'est point de distance,
Et le coeur est un temple où brille ta présence.
Là, ton aspect console, et ta voix retentit;
Le cercle qui t'aimait, t'écoute et t'applaudit.
O charme! illusion! prestige tutélaire!
Viens souvent nous offrir ton bandeau salutaire.

Ici, grands de la terre, apprenez à mourir.
Surtout comme *Zouboff*, à vous faire chérir.
Apprenez que le poids, l'éclat du diadême,
N'est qu'un honteux fléau sans la vertu suprême.

*

Méritez le regard, l'amour du genre humain,
Burinez vos bienfaits sur le bronze et l'airain.
Précipitez vos pas vers l'enceinte funèbre;
Relisez vos devoirs sur le tombeau célèbre;
Voyez-y nos accens humectés de sanglots:
„Passant incline-toi! là repose un héros:
„Il aima la candeur et fronda l'imposture;
„Il fut juste, ami vrai, bon comme la nature.
Son nom seul est un hymne aux hommes bienfaisans.
Là tout pénètre l'âme et répète à nos sens:
„Refuge du malheur, auguste et saint azile,
„De l'amour du bienfait monument solemnel,
„Séjour de la prière et d'un bonheur tranquille,
„Tu couronnes *Zouboff* d'un éclat immortel."

NOTES.

Emu, j'y célèbrais d'immortels étendarts,
Le charme de l'étude et la gloire des arts.

C'est pendant que je m'occupais de mon ouvrage intitulé: Salut à la Russie, que le sentiment m'inspira celui-ci.

Tout souffre autour de moi; l'amitié s'y déplore;
J'y vois dans la douleur, le couchant et l'aurore.

Après le dernier soupir du Comte *Valérien Zouboff*, la Comtesse sa veuve s'est retirée pour quelque tems, chez sa nièce Madame de *Borosdin*, épouse de Monsieur de *Borosdin*, Colonel aide-de-Camp de S. M. IMPERIALE; vivant avec eux sous le même toit, depuis mon arrivée en Russie, je me suis conséquemment trouvé au sein du deuil de cette sensible famille; ainsi *Zouboff*, comme parent de cette maison que j'honore, et comme homme supérieur, dut exciter mes regrets doublement.

Le bronze meurtrier vient frapper mon héros.

C'est en combattant les Polonais, qu'il eût le pied emporté par un boulet, sous le village de Popowka au passage de la rivière de Bog. Il conserva sa présence d'esprit, son courage, et forca les chirurgiens à lui faire l'amputation sur le lieu même; circonstance qui seule prouveroit combien il voyoit juste. Les blessés qui attendirent des lieux plus commodes, ou différèrent l'opération, périrent.

O prodige éclatant d'une vaste carrière!
Mon front s'est incliné sous CATHERINE et PIERRE.

Il arrive des choses qui étonnent. Le même homme qui remit autre fois les clefs de Derbent au Czar PIERRE PREMIER, lorsqu'il fit la guerre aux Persans, fut le même qui les remis à *Zouboff* Général Russe, sous CATHERINE II. en Juin 1796. Voilà bien le prodige du grand âge et la preuve presque miraculeuse, que les illustres règnes de PIERRE et de CATHERINE se sont ressemblés en beaucoup de choses. Les Persans ont conservé le touchant souvenir de *Zouboff.* La ville commerçante de Bacou lui offrit une coupe sur laquelle on lit en caractères Persans: „*La ville de Bacou au Général Vainqueur.*

J'ai tenu longtemps, examiné cette coupe faite en forme de Ciboire Catholique; et le vieillard qui

la termine présentant les clefs de Derbent m'a causé de l'émotion. Tant d'années, me suis-je dit, doivent avoir vu bien des maux, à côtés desquels sont bien faibles quelques momens de bonheur!

Au midi radieux succède le nuage.

La carrière de l'homme est celle des revers. Le sage les attend et les reçoit avec résignation. *Zouboff* est éloigné dans ses terres, il s'y rend sans murmure; et il se retira à 146 Verstes de Moscou, au petit village de *Slabotka*, appartenant à Madame la Comtesse de *Zouboff* sa mère. Son Souverain l'arrache à la retraite, pour lui confier la direction en chef du second corps des Cadets. *Zouboff* ne pense qu'à ses devoirs de citoyen, qu'au bien qu'il peut faire, il obéit.

Enfant! être angélique et déjà célébré.

Le premier devoir d'un écrivain est de semer la morale dans ses écrits, comme de la respecter par ses actions. *Zouboff* frappé par la disgrace, doit reposer ses regards et ses affections sur son jeune enfant qu'il chérit. L'épisode qui le concerne dans cet ouvrage, s'adresse aux plus doux sentiment de la nature, malheur à qui ne me comprend pas! Celui-là est vraiment à plaindre, qui n'a point ressenti la tendresse d'un père ou d'une mère, et qui méconnait dans un

écrivain les ressorts touchans de la sensibilité. Il fallait bien que cet enfant promit tout ce qu'un enfant de cet âge put promettre, puisqu'il nous reste un petit livre qui le concerne intitulé: Le modèle des enfans; et qui se vend à Moscou chez le libraire Courtener. Je ne m'appésantis point sur cet opuscule; mais si la fixion est commandée au poëte; il lui est bien plus permis encore de donner des couleurs à la réalité.

La disgrace à son terme ainsi que la faveur.

En lui confiant la direction en chef du second corps des Cadets, PAUL PREMIER rendit un grand hommage à la moralité et au mérite de *Zouboff*. Qu'est-il donc de plus honorable que d'être appélé à former des hommes, à devenir le modèle des enfans chéris de l'état? L'histoire, avec raison, en se reportant surtout à l'époque, mettra les instituts admirables des Corps des Cadets, au nombre des beaux trophées de CATHERINE II.

Zouboff est au Conseil et délibère en sage.

S. M. IMPERIALE, ALEXANDRE PREMIER, appèle *Zouboff* dans son Conseil. Je n'ai pu y entendre l'éloquence de sa vertu; l'âpre franchise que le véritable homme d'Etat doit conserver auprès du Souverain qu'il aime. Les larmes d'ALEXANDRE ont tout dit à mon coeur,

à mon imagination. J'invoque les Dieux pour la longue existence de l'un, et je revère l'ombre de l'autre.

Il tombe; le ciel s'ouvre insensible à nos cris.

Le Comte *Valérien Zouboff* est mort le 21 Juin 1804, calendrier grec, jour qui répond au 3 Juillet du Calendrier Romain. Il mourut d'une pleuresie mal-soignée, à lâge de 32 ans, après une maladie d'environ quarante jours. Différentes versions ont pu être faites sur cette maladie, et cette mort; néanmains je ne hasarderai aucun jugement aujourd'hui. Le télescope est trop près ou trop éloigné. Le tems qui révèle tout, rapprochera l'homme et les époques; analysera les circonstances; et dira si dans tel moment, cette mort n'est point un événement prématuré, et qui donne lieu à des conjectures affligeantes.

En avouant son Dieu, nommant son Souverain.

Zouboff mourut réellement en sage, sans craindre et sans braver la mort. Religieux par sentiment, attaché à son Souverain et à sa famille, et toujours sensible aux doux épanchemens de l'amitie, ses derniers soupirs furent partagés entre son Dieu, sa patrie, ses parens et ses amis. Les détails biographiques sont de rigueur; tout ce qui touche à l'homme dont on déplore la perte excite lintérêt; et l'histoire y puise des

renseignemens, des conjectures et des lumières; *Valérien Zouboff* laisse une veuve née Princesse *Lubomirska*, famille *Polonaise*; une soeur, Madame de *Gerebzoff*; et trois frères qui sont, le Prince du St. Empire, *Platon Zouboff*, âgé de 35 ans; le même qui fut honoré de toute la Confiance de CATHERINE LA GRANDE; le Comte *Zouboff*, Grand Ecuyer; et le Comte *Démitri Zouboff*. Il laisse enfin une belle-soeur (l'Epouse du Grand Ecuyer) qu'il m'est impossible de ne pas nommer, c'est la Comtesse *Zouboff*; elle est la fille du Général *Souvarow*, et je la présente encore moins comme fille d'un grand-homme, que comme femme vertueuse, tendre mère, respectable épouse, modèle à présenter à son sexe, digne de tous les hommages de l'écrivain qui observe, et de la mémoire d'un père dont le bras illustra son pays. *Zouboff* eut des amis recommandables; j'en parlerai en tems et lieu: et c'est surtout quand je pourrai m'étendre sur des détails privés qui honorent son coeur, que j'observerai les nuances, la justesse et les développemens que je dois aux personnes qui l'ont environné.

Vivre, c'est habiter le séjour des orages.

Les vers qui précédent et suivent celui-ci, tiennent à l'âme profondément pénétrée de son sujet. Nos héros de boudoirs, nos docteurs de

canapés, pour qui la plus sotte frivolité est une chose sublime, doivent voir comme un délire les plus augustes pensées du sentiment. Young que nous révérons aujourd'hui, fut regardé par les zôïles du tems comme un homme en démence.

12 Oui Zouboff étoit homme; il en eut les faiblesses.

Zouboff dit-on étoit l'ami des femmes; et des sots, peut-être dépravés, ont osé lui en faire un crime; helas! si les ames fortes sont plus souvent sujettes que d'autres à telle ou telle passions tumultueuse, pardonnons celle qui est dans la nature, et qui fait le partage de l'humanité! Quand à moi, j'ai mauvaise opinion d'un homme qui n'aime pas fortement les femmes; et je vois souvent dans cette noble passion, le principe de beaucoup de succès, de grandeur et d'héroisme. Exiger trop de perfections dans l'homme, c'est le dénaturer; c'est vouloir s'affranchir de toute amitié, de toute estime, de toute obligeance, c'est s'isoler dans la nature; et cette misantropie et l'excès de l'aveuglement.

13 J'ai vu Ton front lugubre et Tes yeux humectés,
Suivre languissamment ces mânes respectés.

S. M. Imperiale Alexandre, astista en personne au convoi funèbre. Action touchante; encore plus honorable pour le Monarque, que pour l'homme regretté.

Pleurez, tendres enfans il étoit tendre père.

Pendant le Cortège et l'inhumation, les élèves du corps des Cadets poussèrent des cris aigus; et rien n'est moins équivoque que le sentiment aussi unanime de l'enfance. *Zouboff* l'avait mérité d'une manière remarquable. Le 22 Juin, lendemain de sa mort, il fut rendu un compte par le Général *Kleinmichel* à Monsieur le Comte de *Lieven* aide-de-camp général de S. M. I., qu'il avoit été admis à ce corps 214 élèves de plus que le nombre fixé par les règlemens; que tous cependant étoient traités avec les mêmes égards; et que cette surabondance de bienfaits de l'établissement venait des soins, de l'économie, de l'ordre et de l'administration généreuse du chef qui n'était plus. Que de vertus dans cette assertion d'un subordonné qui lui-même a contribué par un zèle austère et infatigable au succès de cet établissement! Il est à remarquer que le Général *Kleinmichel* a devancé le Comte *Valérien* au corps de 23 ans; qu'il l'a commandé en chef pendant quatre ans avant la nomination du Comte; et qu'il le dirige encore en chef depuis sa mort. J'ai parcouru avec l'oeil de l'observateur toutes les classes de cet Institut. J'ai assisté à des leçons; j'ai analysé, medité cette belle institution, si susceptible néanmoins de plus de perfection et de progrès; j'ai été attendri, et j'aime à le dire au chef de ce corps. Je

saisirai toujours l'occasion de rendre un hommage particulier à l'homme qui, né loin du hasard de la naissance et de la fortune, ne doit son avancement et sa gloire qu'à ses honorables services.

15 Il alloit former l'homme, illustrer son emploi.

Zouboff avoit senti l'urgent besoin d'apporter dans cet institut de l'amélioration et du perfectionnement; et il avoit présenté à ce sujet un travail à l'approbation du Gouvernement.

16 Zouboff entends la voix de tes nobles parens;
Leur magnanime deuil va fixer tous les tems.

La famille du Comte *Valérien Zouboff* obtint un Oukase qui permit de l'inhumer en un Champclos, attenant au monastère de St. Serge, distant de 17 verstes de St. Petersbourg, environ 4 lieues de France, sur la route de Riga; j'ai vu ce lieu charmant et religieux que baigne pour ainsi dire le Golfe de Finlande; j'ai, avec respect, foulé le tertre sous lequel repose l'homme de bien que j'ai célébré. J'ai vu avec ravissement autour de la tombe où sommeillent des vertus, un sol riant et fécond; un feuillage vert et animé, des fleurs éclatantes, des arbres chargés de fruits, des oiseaux chanter la nature, l'homme en prières, le passant s'incliner!

Mon imagination a tressailli, mon coeur s'est pénétré.

Je vous vois chaque jour vertueux militaires,
Décerner à Zouboff des lauriers tributaires.

On sait que le même Oukase permet encore d'ériger un monument pour contenir dix officiers et vingt soldats invalides, qui y seront logés à perpétuité, nourris, entretenus etc.

Mon expression repose sur l'Oukase rendu. J'espère que le monument sera érigé ainsi qu'il a été déterminé. Cette idée religieuse, sublime et patriotique m'a touché. Je ne sais véritablement de qu'elle image me servir pour peindre la grande action de cette famille, et le sentiment que doivent éprouver chaque jour ces guerriers sensibles, sur le tombeau toujours présent de leur bienfaiteur.

„BOUQUINISTE"
B. KLOTCHKOFF
LITEÏNAJA 55
ST PETERSBOURG

LIBRARY OF CONGRESS
0 029 997 650 6